

Île Saint-Louis

Seigneur, qui me comblez de votre grâce, faites une chose de plus encore – Vous savez bien que nous Vous en demandons toujours une de plus –, et donnez-moi assez de lumière, j’entends de votre Lumière, pour comprendre, et non point à contre-sens, en raison de quoi il m’est si difficile d’opérer ce fameux raccord dont mon journal parle si souvent entre la chapelle de la rue Monsieur, c’est-à-dire Vous, Seigneur, et la rentrée dans la vie. Car sans doute je sais bien qu’il faut demeurer en Vous comme Vous demeurez en nous, et je sais bien aussi que cela apparaît possible, facile, presque accompli dans le mode de vie proprement religieux (vu du dehors bien entendu, car je n’ignore pas qu’il a ses épreuves particulières, terribles : *l’acedia* et mille tentations spéciales), et je devine que c’est un triomphe peut-être plus grand encore que de demeurer en Vous au sein du monde, dans la vie profane. Mais alors, Seigneur, quand nous sommes près de Vous là-bas, peut-être vaudrait-il mieux ne pas nous faire sentir à ce degré combien tout le reste importe peu, puisque c’est dans tout ce reste qu’il nous faut demeurer tout en demeurant en Vous ; – et pourtant, et pourtant, si Vous ne nous le faisiez pas sentir, et même chaque matin où Vous nous le faites sentir un peu moins, si peu que soit ce moins, ô alors c’est comme si nous perdions la force de subsister : nous ne pouvons plus alors ni sortir du monde ni y rentrer, et j’entrevois que la vraie solution, c’est que la sortie que

Vous nous en permettez pour venir à Vous soit la force même en vertu de laquelle nous pouvons y rentrer. Je l'entrevois si bien que, même avant de Vous avoir retrouvé, Seigneur, j'ai toujours conçu l'exaltation, avec cette part de fuite inévitable qu'elle comporte, comme le tremplin du mieux-vivre au sens courant, quotidien, modeste du terme, que pour moi le modèle alors en était l'exaltation de la musique de Franck, de cette musique que j'appelais la musique même du courage. Seigneur, faites que tombe cette cloison étanche que je sens encore entre ma vie en Vous et le reste de mon existence, faites qu'elles jouent si j'ose dire (en l'acception musicale du mot) au sein l'une de l'autre, faites que je demeure d'autant plus en Vous que je m'acquitte mieux tout au long du jour de ce qui m'incombe, faites enfin que le discontinu, le morcelé, le disparate, l'inessentiel, que tout cela, d'être non seulement supporté mais acquitté, acquière un peu de cette valeur, de ce mérite dont parlait mon journal d'hier à propos de la douleur physique. Vous m'avez déjà pris, Seigneur, je Vous appartiens, mais faites que tant que je serai ici-bas je ne sois plus tenté désormais de Vous demander de me prendre au sens où, à la limite de la lassitude découragée, Vous le demandait Élie lorsqu'il s'écriait : « Prends-moi, Seigneur, puisque je ne suis pas meilleur que mes pères. » Ô Seigneur, Vous savez qu'en ceci il n'y a point orgueil, mais simple intolérance de moi-même, que tout ce que je veux, c'est valoir ce que vaut ce que Vous avez mis en moi de meilleur, c'est être égal à ce qui n'est pas moi (dans l'acception humaine du terme), puisque c'est Vous qui l'avez mis en moi pour pouvoir en moi résider. Faites, Seigneur, que je n'oublie pas votre présence, et que ce flot intarissable de contrition et d'action de grâces combinées que Vous voulez bien laisser s'épancher en moi soit l'eau qui non seulement purifie, mais qui ravitaille, qui permet de rester fidèle. Et pardonnez-moi, Seigneur, ce besoin même d'épanchement et aussi ce besoin de comprendre, de voir clair, pardonnez-les-moi dans la mesure où l'on pourrait y déceler un manque de confiance à me laisser conduire par Vous seul. Pris individuellement, chacun des pauvres êtres que nous sommes,

Vous voulez qu'il soit à Vous avec l'âme singulière, originale (au sens non moderne certes de ce mot) que Vous lui avez donnée : Vous voulez qu'il soit lui-même mais pour Vous, et Vous nous pardonnez ce que votre Claudel appelle si bien « notre indicible absurdité personnelle ». Seigneur, je suis absurde, je le sais, mais je Vous aime et veux Vous servir : départissez-moi si peu que ce soit de votre Lumière, ou, même sans m'en rien départir, servez-Vous Vous-même de moi de la manière dont Vous préférez que je Vous serve.

Charles DU BOS, *Journal*, jeudi 2 août 1928.

Repris dans *La Vie spirituelle* en juillet-août 1936.

www.biblisem.net